

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 59 (1914)
Heft: 1

Buchbesprechung: Bibliographie

Autor: F.F.

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 15.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

commandant la 24^e brigade d'infanterie, remplacé par le colonel Albert Schmid, à Zurich.

Le colonel G. Moser, commandant la 7^e brigade d'infanterie, remplacé par le colonel d'Erlach, à Berne.

Le colonel d'artillerie Paul Lardy, commandant de la 2^e brigade d'artillerie, remplacé par le colonel Alfred Iselin, à Bâle, promu colonel.

Le colonel Albert Brenner, à Frauenfeld, chef du génie de la 5^e division, remplacé par le colonel Hermann Stieger, à Zurich.

Le colonel Gottfried Leuch, médecin de la 5^e division, remplacé par le colonel Mat. Kaelin, à Zurich.

Le lieutenant-colonel d'infanterie Camille Rochette, commandant du 7^e régiment, remplacé par le lieutenant-colonel Ed. de Goumoens, de Berne.

Le lieutenant-colonel d'artillerie Albano Fama, à Saxon, commandant le 1^{er} groupe d'art. de mont., remplacé par le major Charles de Haller, à Genève, promu lieutenant-colonel.

Le lieutenant-colonel Ed. Studer, à Rapperswil, médecin en chef des troupes du Gothard, remplacé par le lieutenant-colonel Gallus Deschwanden, à Gerliswil.

Le major G. de Salis, à Jenins, commandant le 7^e régiment de dragons.

Le major Louis Delarageaz, à Préverenges, commandant le groupe de parc 5.

En outre, le colonel Jacques Keller, à Pfungen, commandant la 3^e brigade de cavalerie, remplacé par le major Charles Muller, promu lieutenant-colonel.

BIBLIOGRAPHIE

La bataille de Saint-Privat, par Germain Bapst. — 1 vol. gr. in-8° avec cartes. Paris 1913. Plon-Nourrit & Cie.

Peut-on parler encore de la bataille de Saint-Privat ? Le XX^e siècle a débuté par deux grandes guerres qui ont mis en œuvre les engins militaires les plus récents. Entre le Dreyse ou le Chassepot de 1870 et nos fusils d'aujourd'hui à trajectoire tendue et à répétition, la différence est énorme. Plus grande encore est celle que l'on

constate entre les pièces de l'artillerie. Et l'arme du génie met à la disposition des états-majors un outillage scientifique dont le siècle passé n'avait aucune notion. Sollicitée par une transformation aussi considérable, toute l'attention des spécialistes de la guerre se concentre sur l'emploi et les effets des nouveaux matériels et sur les conséquences à en tirer pour la conduite des armées. Saint-Privat devient bien lointain.

Moins qu'il ne paraît. Les armes changent, les engins se perfectionnent, le chemin de fer remplace la grande route, la rapide automobile supprime le lent cheval, le dirigeable et l'aéroplane doublent la cavalerie, et la téléphonie, l'héliographe ou la télégraphie sans fil suppriment l'éloignement. Mais un élément, le plus important, subsiste, constant, inchangé, le combattant.

Le colonel Arthur Boucher demandait récemment à Xénophon, retraitant avec ses dix mille, des leçons de psychologie militaire et de commandement. M. Germain Bapst peut bien en faire autant en s'adressant à Bazaine et à ses 150 000 soldats. Les leçons morales demandées à l'inerte maréchal de France comme à l'actif capitaine grec serviront aux commandants des armées à venir autant et plus que toutes les conclusions qui pourraient être tirées des données les plus précises de la balistique.

C'est donc les combattants que M. Germain Bapst étudie, plus particulièrement les combattants français, et l'on trouvera peu de tableaux de bataille plus fouillés, plus vivants, plus colorés et en même temps plus réalistes, que sa description de la bataille de Saint-Privat. Les situations et les mouvements tactiques y occupent une place réduite, la place strictement nécessaire à la compréhension générale de l'opération, mais nous respirons l'air du champ de bataille, nous nous imprégnons de l'esprit et des sentiments des acteurs sur tout le front et derrière les lignes à tous les moments importants du drame, nous le jouons, ce drame, avec l'armée et son commandant, et quand le rideau tombe sur le dénouement, il nous reste la forte impression des choses vues et vécues.

Comment l'auteur obtient-il ce résultat ? En s'effaçant pour laisser parler comme ils ont parlé au moment même ou au lendemain de l'événement ceux qui y ont pris part. Mais cet effacement n'est pas celui de l'indifférence ; sous l'enquête, — car ce récit n'est qu'une longue et poignante enquête, — on devine le magistrat informateur qui, d'une main sûre et d'un esprit averti, a classé les documents, ordonné les dossiers, mis en valeur les dépositions selon leur importance relative, réuni le faisceau des indices, des présomptions et

des preuves, et qui, formant peu à peu, méthodiquement, savamment, mais avec quel art aussi, la conviction du lecteur le fait juge en dernier ressort et juge condamnant.

Le 16 août, la nuit qui avait mis fin à l'orage de Rezonville, avait laissé l'armée française sur ses positions. Devant elle, le corps du général d'Alvensleben, épuisé par l'énergie même de son attaque, et celui du général de Voigt-Retz, non moins ébranlé, restaient à la merci d'une dernière poussée. Dans le camp français, on ne doute pas qu'elle ne soit entreprise dès le petit matin, et quand avant le jour, l'ordre parvient de se mettre en mouvement, pas un soldat ne soupçonne une retraite. Même ceux qui, le jour venu, s'orientent sur la marche du soleil, — car personne n'a de cartes, — et devinent la direction suivie, même ceux-là ne croient pas à un recul.

« En route pour le nord-est ! écrit le lieutenant Delmas de Grammont, du 9^e de ligne. Bien que surpris, nous n'avons nullement le sentiment d'une retraite, nous supposons faire un mouvement d'envergure pour gagner un autre point de la ligne de bataille... »

« Nous croyons continuer notre succès de la veille et aller couper la retraite à l'ennemi, dit aussi le capitaine Couderc de la Vilatte, du 100^e de ligne. La route que nous suivons à travers des champs et des bois nous confirme dans cette idée et nous nous réjouissons de notre manœuvre. »

C'était bien la retraite pourtant. A Gravelotte, à minuit et demi, le maréchal Bazaine en avait dicté l'ordre à son chef d'état-major, le général Jarras : « La grande consommation de munitions d'artillerie et d'infanterie ainsi que le manque de vivres pour plusieurs jours ne permettent pas de continuer la marche qui avait été tracée. Nous allons donc nous porter sur le plateau de Plappeville... »

... Le mouvement devra commencer le 17, à quatre heures du matin... »

Dans l'entourage du commandant en chef, la surprise est générale. « Dire la stupeur qui s'empara de tous, a écrit un des assistants, est impossible. » On cherche des explications, et aussitôt une légende se fait. Dans la soirée, on a vu un certain nombre de plantons apporter des télégrammes et l'on a remarqué que le maréchal en tenait un en main : ce télégramme ne serait autre qu'une dépêche de l'empereur disant qu'ayant « appris à Verdun l'approche de l'ennemi dans la vallée de la Meuse » et « effrayé des dangers qui pourraient en résulter pour l'armée, il invitait le maréchal à modifier la direction de sa marche. »

Quelques officiers cependant crient à la trahison, mais ils sont rares ; le grand nombre a confiance et croit à l'habileté du général

en chef. « Le maréchal Bazaine mène admirablement son affaire et nous avons confiance, » écrit dans la soirée le capitaine Aubry, de l'état-major du 6^e corps.

Toute la journée du 17 est remplie par les mouvements de retraite. Les mesures sont mal prises, des corps d'armée croisent leurs colonnes ; en maints endroits la confusion est extrême. Les reconnaissances prussiennes observent ce désordre et le maréchal de Moltke, à peu près renseigné, médite sa manœuvre.

Peu à peu, dans les rangs français, on se rend compte que l'opération est un recul. Pourquoi tourne-t-on le dos à un adversaire qu'on allait vaincre ? L'inquiétude gagne les esprits. « Nous sommes profondément déconfits »... « notre espoir disparaît »... lit-on dans les notes de nombreux officiers. Le soldat de la Garde impériale dit plus rudement : « A quoi sert de gagner une bataille, si c'est pour f..... le camp ? C'est bien la peine de se faire tuer ! »

Pour le maréchal, cette retraite du 17 n'est qu'un début ; il esquisse déjà des ordres qui rapprocheront plus encore son armée de Metz, la mettront sous les remparts mêmes de la forteresse : « Les armées ne sont pas faites pour couvrir les places fortes, explique-t-il à un de ses officiers d'ordonnance, — ce sont au contraire les places fortes qui sont faites pour couvrir les armées. »

Au camp de Châlons où l'empereur est arrivé et où Mac Mahon reforme son armée, après sa défaite de Frœschwiller, on ne sait ce qui se passe à Metz. Au moment où l'empereur a quitté Bazaine, il était entendu que ce dernier poursuivrait sa marche vers l'Est. Pourquoi ne fait-il rien savoir ? L'empereur s'adresse au général Coffinières, commandant la place de Metz.

Aide de camp de l'empereur au général Coffinières.

Camp de Châlons, 17 août, 2.05 soir.

« Par ordre de l'empereur : Avez-vous des nouvelles de l'armée du maréchal Bazaine ? Envoyez-les d'urgence à Sa Majesté... »

Le général Coffinières répond :

Metz, 17 août, 3.15 soir.

« Hier 16, a eu lieu une affaire très sérieuse du côté de Grave-lotte : nous avons eu l'avantage dans ce combat, mais nos pertes sont grandes. Le maréchal s'est concentré sous Metz et campe sur les hauteurs de Plappeville. Nous demandons du biscuit et de la poudre. Metz est à peu près bloquée. »

Cette dépêche est signée *Commandant supérieur*. L'empereur la croit de Bazaine ; angoissé, il s'adresse à ce dernier :

Aide de camp de l'empereur au maréchal Bazaine.

Camp de Châlons, 17 août, 4.15 soir.

« Par ordre de l'empereur : Reçu votre dépêche. Donnez plus de détails. Pouvez-vous recevoir ce que vous demandez ? »

Alors Bazaine répond qu'il a été attaqué la veille, mais qu'il a repoussé l'ennemi et a passé la nuit sur les positions *conquises*, ce qui est un mensonge. Il ajoute :

« La grande consommation qui a été faite de munitions d'artillerie et d'infanterie et la seule journée de vivres qui restait aux hommes m'ont obligé de me rapprocher de Metz... »

... Je pense pouvoir me mettre en marche après-demain, en prenant une direction plus au nord... »

Cette explication ambiguë ne rassure pas Napoléon. Il télégraphie une troisième fois :

L'empereur au maréchal Bazaine.

Camp de Châlons, 17 août, 6.05 soir.

« Dites-moi la vérité sur votre situation, afin de régler ma conduite ici. Répondez-moi en chiffres. »

Napoléon. »

Le maréchal répond :

A l'empereur.

Plappeville, 17 août, 6.30 soir.

« Au moment où je reçois votre dépêche, j'écris à Votre Majesté. Le commandant Magnan porte une lettre et donnera à Votre Majesté tous les détails qui pourront l'intéresser, les rapports des commandants de corps ne m'étant pas parvenus. »

* * *

Le 18 août au matin, l'armée française était disposée face à l'est, c'est-à-dire regardant vers Paris. Quatre corps d'armée campent côte à côte sur les hauteurs qui s'étendent de Sainte-Ruffine à Saint-Privat. Un cinquième, la garde impériale, est en deuxième ligne, derrière l'aile gauche. Pourtant, si Moltke, comme on s'en apercevra de bonne heure, tente un mouvement enveloppant vers le nord, l'aile droite, passablement en l'air, sera la plus exposée. Elle est constituée par le plus faible des corps d'armée, le 6^e, commandé par le maréchal Canrobert. Ce corps d'armée n'a pas son artillerie et ses pertes ont été lourdes le jour de Rezonville. Mais le commandant en chef n'a d'yeux que pour sa gauche; toute sa crainte est d'être coupé de Metz et privé de sa retraite; il entasse là ses réserves.

A 11 h. 50 la bataille est engagée; à 3 h. du soir elle bat son plein; Prussiens et Saxons attaquent sur tout le front et l'enveloppement de l'aile droite française se dessine; le maréchal Canrobert réclame des renforts.

Au quartier général on ne croit pas à rien de sérieux. Pourtant, le matin, le maréchal Le Bœuf qui commande le 3^e corps, a dépêché au commandant en chef une estafette signalant la marche de fortes colonnes ennemies : « Dites au maréchal Le Bœuf qu'il a de bonnes positions et qu'il n'a qu'à les défendre, » répond le maréchal Bazaine.

A peu près à la même heure, il écrit à Canrobert pour lui recommander de battre en retraite « si l'ennemi semble vouloir l'attaquer sérieusement. »

A vrai dire, cette hypothèse lui paraît improbable. Son intention est de n'effectuer la retraite que le lendemain; d'ici là, l'armée tiendra sur ses positions; on se retirera sans y avoir été forcé par l'ennemi. Si on y était forcé, le mouvement se ferait quelques heures avant le moment fixé, voilà tout.

Cependant, quand l'envoyé du maréchal Canrobert, le capitaine de Bellegarde présente la demande de renfort : « Vous direz au maréchal Canrobert, lui dit-il, que je fais transmettre au général Bourbaki l'avis de lui envoyer une division de la garde... »; de Bellegarde repart, et le maréchal Bazaine au lieu de donner au général Bourbaki l'ordre impératif promis, se borne à lui faire tenir ce message laconique : « Le maréchal Canrobert est attaqué sur la droite. »

Un peu plus tard arrive un nouvel envoyé, le capitaine de Chalus; les munitions commençaient à manquer au 6^e corps; la situation devenait inquiétante. « Venez avec moi, dit le maréchal, je vais donner l'ordre que la division des grenadiers de la garde parte. » Mais comme il allait sortir arrive un avis; c'est, semble-t-il, un rapport du poste d'observation établi dans le clocher de la cathédrale : « La canonnade paraît se calmer ou du moins s'éloigner sur les plateaux. Nos troupes occupent toujours les mêmes positions... » Après avoir lu, le maréchal dit, en se tournant vers le capitaine de Chalus : « C'est bien, vous voyez ! » La division ne fut pas envoyée...

Pourquoi l'aurait-elle été ! Les renforts devenaient inutiles puisque les troupes tenaient sur place. Peut-être auraient-ils procuré la victoire; mais c'est la retraite que voulait le maréchal.

Pourquoi ? Pour M. Germain Bapst, la raison n'est pas douteuse; le maréchal Bazaine, fatigué, vidé et, d'autre part, privé du stimulant d'aucune notion de morale, était incapable de formuler un ordre et de rien faire qui pût le charger d'une responsabilité. Il ne voulait, n'aspirait qu'à une chose, n'avoir plus de résolution à prendre et, à cet effet, se trouver dans une situation telle qu'elle l'affranchît de l'obligation d'en prendre aucune et l'empêchât de donner aucun ordre. Cette situation, elle serait obtenue une fois l'armée bloquée sous Metz et sans communication avec le dehors.

Cette impossibilité pour le maréchal de prendre la responsabilité d'un ordre ressort d'une foule de circonstances, graves ou minimes. On l'a vu plus haut à propos du renfort d'une division de la garde à acheminer à St-Privat. Voici un autre cas intéressant encore le

général Bourbaki : un aide de camp du maréchal lui apporte une note de Le Bœuf annonçant la bataille imminente. « Quelle est l'opinion du maréchal sur le contenu de cette note ? » lui demande le général. — « Heuh ! le maréchal ne croit pas que ce soit aussi sérieux que ça ; dans tous les cas nos positions sont excellentes. » — « Mais quels sont les ordres du maréchal ? » — « Le maréchal vous laisse libre. »

A un autre moment, le maréchal invite le général Bourbaki à détacher une des brigades de la garde. Bourbaki prend la liberté de lui soumettre une objection ; si la garde est désunie, elle ne sera plus en mesure de produire les résultats qu'on est en droit d'attendre d'elle. Pas de réponse. Le général Bourbaki se met en mesure de faire prendre les armes à la brigade. Comme elle va partir, une communication du maréchal Bazaine arrive : « Vous pouvez laisser la brigade ou la rappeler. »

La veille, le 6^e corps ayant dû occuper une position avancée à Verneville, le maréchal Canrobert avait attiré l'attention du général en chef sur les risques que lui faisait courir son isolement : « Je vous autorise à quitter cette position, avait répondu le général en chef et à aller vous établir sur le prolongement de la crête occupée par les autres corps. Vous pourriez occuper St-Privat et vous relier par votre gauche au 4^e corps établi à Amanvilliers. *Je vous prie de me faire connaître la détermination à laquelle vous vous serez arrêté.* »

Ainsi, le commandant en chef permet à tout un corps d'armée, en pleine opération, de faire ce qu'il veut pourvu qu'il le lui fasse savoir !

Pendant la bataille, le maréchal reste l'écart. Ce qui se passe ne semble pas l'intéresser. Pendant longtemps, il se promène sur le glacis du fort de Saint-Quentin, d'où l'on n'aperçoit rien. Une batterie de 12 est là, mise en position par son ordre ; les pièces sont silencieuses. Il demande au capitaine Leclerc pourquoi il ne tire pas : « Les trois pelés et les deux tondus qui sont éparpillés là-bas dans la vallée au milieu des vignes ne valent pas des obus de 12 », répond le capitaine. Le maréchal fait un signe d'assentiment et va jusqu'à une deuxième batterie, commandée par le capitaine Blavier : « Sur quoi tirez-vous ? demande-t-il. « Sur ces quelques tirailleurs que l'on voit dans les vignes là-bas. » — « C'est bien », répond le maréchal, qui reste un instant en place à suivre les coups.

A peine s'est-il éloigné que les capitaines Blavier et Leclerc étant allés l'un vers l'autre s'interrogent : « Qu'est-ce qu'il t'a dit ? » — « Que je faisais bien de tirer. Et à toi ? » — « Que je faisais bien de ne pas tirer. » Et les deux capitaines se quittent pour retourner à

leurs pièces, édifiés sur la portée des paroles de leur général en chef.

Le maréchal de Mac-Mahon est sous les ordres de Bazaine. Il est essentiel que l'armée de Chalon règle ses mouvements sur ceux de l'armée de Metz. Pendant six jours, Mac-Mahon adresse à son chef douze demandes d'instruction. Il ne reçoit pas signe de vie. La douzième dépêche parvient à Bazaine le 18 entre 11 h. et midi. Elle est conçue comme suit : « Demain soir toutes les troupes sous mes ordres seront réorganisées... Faily est à Vitry-le-François ; Margueritte, avec une division de cavalerie, à Sainte-Menehould. Si l'armée du Prince royal arrivait en forces sur moi, je prendrais position entre Epernay et Reims de manière à me rallier à vous et à marcher sur Paris si les circonstances me forcent à le faire. »

Ce télégramme est daté du camp de Chalon comme un précédent reçu la veille. Le général en chef se décide, cette fois-ci, à répondre, mais il adresse sa dépêche à Bar-sur-Aube que Mac-Mahon a quitté depuis 48 heures : « Je reçois votre dépêche ce matin seulement : je présume que le ministre vous aura donné des ordres, vos opérations étant tout à fait en dehors de ma zone d'action. Pour le moment, je craindrais de vous donner une fausse direction. »

De faux-fuyant en faux-fuyant, le maréchal verra bientôt ses vœux exaucés ; la retraite est imminente, et le blocus certain. Au soir, arrive au quartier-général un nouvel envoyé du 6^e corps, le commandant Caffarel. Très ému, écrit M. Bapst, échauffé par sa course et excité par le combat, il s'exprime ainsi : « Le maréchal Canrobert m'a chargé de vous annoncer qu'ayant épuisé ses munitions, il a été contraint d'évacuer Saint-Privat.... »

« Le maréchal ne parut pas affecté de l'échec que nous venions d'éprouver — ajoute le commandant Caffarel — et après m'avoir demandé quelques détails sur la bataille, il me dit : « Vous n'avez pas à vous attrister de cette retraite. Le mouvement qui s'opère en ce moment devait être exécuté demain matin : nous le faisons donc douze heures plus tôt et les Prussiens n'auront pas à se vanter de nous avoir fait reculer. Dites au maréchal Canrobert de prendre demain les campements que le colonel Lewal a dû faire connaître à chacun des sous-chefs d'état-major. »

Ces paroles firent sur le commandant Caffarel l'effet d'une commotion électrique et se rebiffant, la voix tremblante de rage, il s'écria : « Eh bien, monsieur le maréchal, ce n'était pas la peine de faire tuer un tas de braves et de faire subir une défaite à une partie de votre armée commandée par un maréchal de France ! »

« Jusqu'alors très calme et l'air bonhomme, le maréchal se sen-

tant cinglé par cette apostrophe, se redressa et, d'un ton d'autorité, répondit : « Vous le prenez de bien haut... Allez à l'état-major, on vous y remettra les ordres. »

C'est maintenant le capitaine de la Tour du Pin qui va être reçu ; il appartient à l'état-major du général de Ladmirault, commandant le 4^e corps d'armée. Il est introduit :

« Ebloui par les lumières de la table autour de laquelle le maréchal achevait de dîner, tout troublé, je m'assis sur la première chaise à ma portée ; c'était celle du maréchal Bazaine, qui s'était levé. Interrogé par lui, qui restait debout, j'hésitais à répondre à ses questions et à l'attente curieuse que je voyais sur tous les visages... Je m'exprimai alors en ces termes : « Au coucher du soleil, le général » de Lorencez tenait encore à Amanvillers et le général Pajol à » Montigny... Le 6^e corps seul a disparu... la garde forme un flanc » droit suffisant. Rien n'est perdu, nous pouvons recommencer la » bataille demain matin. — « Il s'agit bien de cela, répondit le ma- » réchal, on devait se replier demain matin, on se repliera ce soir. » Et le maréchal congédia le capitaine avec ces mots : « Le beau mal- » heur, après tout ! »

* * *

Tel est, très en raccourci, le volume de M. Germain Bapst. Je le répète, il eut été difficile de présenter de la bataille de Saint-Privat un récit plus poignant. Mais, à certains égards, n'est-il pas consolant pour les Français d'aujourd'hui ? Mettons-nous à leur place ; n'ont-ils pas le droit de se dire : un second Bazaine n'est pas possible !

Certes, le général en chef ne fut pas l'unique coupable. Son immoralité eut pour complice l'incapacité de beaucoup d'autres et la frivolité de presque tous. Néanmoins, pendant les batailles de Metz, son rôle fut de trop premier-plan, dans son lugubre effacement, pour qu'il échappe à la lourde responsabilité dont le charge l'histoire implacable. Quand le général organise la fuite, comment les soldats ne fuiraient-ils pas ? « Lâches ! vous vous sauvez ? » leurs crie-t-on. « Que voulez-vous ? » répondent-ils. Il n'y a plus rien à faire ici qu'à se faire tuer. Ce n'est pas la peine. »

F. F.